

Quand le racisme se fait best-seller. Pourquoi les Italiens lisent-ils Oriana Fallaci ?

Bruno Cousin, Tommaso Vitale

▶ **To cite this version:**

Bruno Cousin, Tommaso Vitale. Quand le racisme se fait best-seller. Pourquoi les Italiens lisent-ils Oriana Fallaci ?. La vie des idées, 2005, pp.71-77. hal-01020648

HAL Id: hal-01020648

https://sciencespo.hal.science/hal-01020648

Submitted on 8 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cousin B., Vitale T., 2005, “Quand le racisme se fait best-seller. Pourquoi les Italiens lisent-ils Oriana Fallaci ? ” [*When the Racism Becomes a Best-Seller. Why Italians Read Oriana Fallaci?*], in La Vie des Idées, 2/05, pp. 71-77.

Quand le racisme se fait best-seller

Pourquoi les Italiens lisent-ils Oriana Fallaci ?

Les trois derniers ouvrages d’Oriana Fallaci représentent sans doute le pire de ce que l’écriture pamphlétaire a pu produire au cours des dernières années. Cherchant à étayer une haine primaire et essentialiste envers les musulmans, celle qui fut jadis une journaliste-écrivain parmi les plus respectée de la République des Lettres y renoue avec des procédés que l’on croyait disparus en Europe depuis soixante ans : falsification systématique des faits, théorie du complot, animalisation et description des adversaires en pervers sexuels, racisme ordurier, appels à la violence ; le tout sous une forme qui tient plus de l’invective que du raisonnement. Dans ces conditions, et suite à l’accueil unanimement glacial que reçut de par le monde son premier opuscule[1], on aurait tout aussi bien pu décider d’ignorer les suivants[2].

Mais cela serait faire l’impasse sur un phénomène éditorial remarquable, qui mérite d’être analysé en tant que tel et pour ce qu’il révèle de l’état du débat public italien. En effet, avec plusieurs millions d’exemplaires vendus en Italie, *La Rage et l’Orgueil* fut le best-seller des années 2001 et 2002 (tous genres confondus) ; tandis que *La Force de la Raison* figure en tête des ventes de 2004, devançant ainsi *Da Vinci Code* et le dernier tome des aventures de Harry Potter. Quant à la dernière livraison, qui rassemble la version remaniée d’une longue interview qu’Oriana Fallaci s’était accordée à elle-même en septembre 2004 et un autre texte similaire intitulé *L’Apocalypse*, elle semble bien partie pour rencontrer le même succès commercial que les précédentes. Ainsi, compte tenu des thèses soutenues par l’auteure, il paraît nécessaire de s’interroger sur les raisons et les conditions de possibilité d’une telle diffusion.

Il est vrai que Fallaci s’est constitué au cours des décennies une notoriété et une réputation qui reposent sur une vie et une carrière littéraire brillantes, parfois héroïques[3] : résistante antifasciste alors qu’elle était à peine adolescente, femme ayant su s’imposer dans des univers

[1] Oriana Fallaci, *La Rage et l’Orgueil*, Plon, 2002.
[2] Oriana Fallaci, *La Force de la Raison*, Editions du Rocher, 2004.
Oriana Fallaci, *Oriana Fallaci intervista sé stessa* et *L’Apocalisse*, Rizzoli International, décembre 2004.
[3] Santo L. Aricò, *Oriana Fallaci: The Woman and the Myth*, Southern Illinois University Press, 1998.

très masculins, première épigone italienne du New Journalism, correspondante de guerre du Vietnam à l'Irak de 1991, grand reporter blessée en 1968 durant les affrontements de Mexico et ayant frôlé la mort à plusieurs occasions, intervieweuse des puissants étrangère à toute déférence, romancière bardée de prix littéraires, compagne du poète et dissident grec Alekos Panagoulis... ses nombreux engagements successifs lui ont conféré une stature familière et presque tutélaire pour beaucoup d'Italiens. Par ailleurs, la position du journaliste-écrivain détenteur d'un magistère moral et politique est caractéristique de l'espace public cisalpin, où elle a été popularisée et légitimée par des journalistes de la génération précédente, envoyés spéciaux devenus par la suite des figures dominantes du monde intellectuel, tels qu'Indro Montanelli (1909-2001) ou Enzo Biagi.

Sa deuxième source de légitimation revendiquée est la tradition laïque et patriotique issue du *Risorgimento*. C'est-à-dire un registre qui, souvent méconnu à l'étranger, n'en occupe pas moins en Italie une place historique importante (à l'instar des deux répertoires catholique-confessionnel et communiste) et fonde une opposition à toutes les formes de totalitarisme et d'oppression. C'est à cette tradition que Fallaci se réfère directement lorsqu'elle affirme se sentir proche de Gaetano Salvemini, le grand intellectuel italien qui organisa à New York en 1933 la première convention antifasciste. Une filiation républicaine donc, mais surtout laïque : critique vis-à-vis des religions, de toutes les religions.

Néanmoins, malgré le passé personnel et national dont elle se réclame, il est singulier que le contenu de ses derniers livres n'ait pas sérieusement entamé sa crédibilité. En effet, *La Force de la Raison* prend des accents prophétiques pour soutenir des thèses aussi délirantes sur le fond que décousues dans l'argumentation : l'Europe entièrement islamisée (« l'Eurabie ») serait pour demain, tant serait avancée la tâche insidieuse de ces fourriers du fondamentalisme musulman que sont – pêle-mêle – les sciences sociales, l'altermondialisme, les gouvernements occidentaux, qui cèdent aux sirènes d'une société multiculturelle, et le Vatican (qui prône un minimum de charité chrétienne à l'égard des immigrés étrangers au lieu de prendre la tête du combat contre l'Islam…). Comme ce second livre se réclame d'une intention pédagogique et prétend illustrer son propos par des reconstitutions historiques et la référence aux problèmes d'acculturation que peuvent rencontrer les musulmans d'Europe (et qui seraient insolubles), il a paru indispensable aux spécialistes de ces questions de dénoncer les dizaines d'erreurs factuelles qu'il contient. Dans cette perspective, l'ouvrage du

sociologue des religions Stefano Allievi[4] constitue sans doute le démenti le plus méthodique et minutieux à la prose d'Oriana Fallaci ; malheureusement sa diffusion reste confidentielle.

Tandis que le lectorat de la journaliste-écrivain continue d'année en année à augmenter, à se fidéliser et à manifester une adhésion à ses thèses qui se combine à la reconnaissance qu'il porte à sa personne (comme on peut le constater sur les sites spécifiques[5], blogs et forums des quotidiens, où les messages de ses lecteurs se comptent par milliers). Un sentiment de reconnaissance collective qui suggère que Fallaci n'évoque pas seulement avec force et efficacité les peurs profondes d'une grande partie des classes moyennes italiennes, mais a par là même conforté son image publique d'autorité morale, établie par ses états de service journalistiques et d'intellectuelle libérale antifasciste. En effet, afin de mieux pouvoir essentialiser les musulmans, c'est sa propre figure que Fallaci commence par essentialiser : ses positions ne pourraient être répertoriées comme « de droite » (et encore moins d'extrême droite) parce qu'elle-même, intrinsèquement, ne serait pas et ne saurait être de droite… comme elle le répète maintes fois et fort opportunément au cours de ses auto-interviews. Dès lors, elle peut affirmer l'inutilité de toute confrontation raisonnée de ses écrits aux critiques du racisme différentialiste, vu que sa posture fait office de garantie morale a priori.

D'autant plus que le succès italien de l'auteure tient aussi à l'ampleur spectaculaire des opérations promotionnelles orchestrées en sa faveur par les deux géants médiatiques du pays : les groupes Rizzoli et Mediaset-Mondadori. Rizzoli est avant tout l'éditeur des ouvrages en question, mais il contrôle aussi *Il Corriere della Sera* (quotidien le plus vendu de la Péninsule), qui – fait inédit dans son histoire ultra-centenaire – publia en avant-première dans ses colonnes une version abrégée des deux premiers pamphlets de Fallaci. Quant à *Oriana Fallaci intervista sé stessa*, un demi million d'exemplaires en furent écoulés avec le journal ; tandis que le culte de la personnalité dont bénéficie son auteure était alimenté par la mise sur le marché d'un cd audio sur lequel on peut l'entendre déclamer *La Rage et l'Orgueil*. Pour sa part, Mediaset-Mondadori (le conglomérat de Silvio Berlusconi), lança les livres au cours du principal journal télévisé national, par la lecture en directe de longs extraits ; tandis que la chaîne programmait une soirée spéciale pour retracer la vie de Fallaci, comme l'avait déjà fait une hagiographie[6] éditée par Mondadori, ainsi qu'un numéro spécial de son hebdomadaire *Panorama*. Ce même *Panorama* qui relaye régulièrement chacune de ses interventions publiques en lui consacrant sa couverture…

[4] Stefano Allievi, *Ragioni senza forza, forze senza ragione. Una risposta a Oriana Fallaci*, Editrice Missionaria Italiana, 2004.
[5] Voir, parmi d'autres : www.italialibri.net/autori/fallacio.html ou www.thankyouoriana.it.
[6] Maria Giovanna Maglie, *Oriana*, Mondadori, 2002.

Ainsi, en confisquant ou occultant toute possibilité de débat argumenté, cette déferlante médiatique contribue à structurer l'espace public italien en renforçant ce que la sociologue Ota de Leonardis a décrit comme un *syndrome de l'immédiateté*[7]. Elle représente à la fois un symptôme et une légitimation supplémentaire d'un aspect émergent du discours public : la valorisation de l'absence de médiations politiques, sociales et culturelles. Il s'agit d'une tendance anti-intellectuelle, refusant autant les épreuves de réalité que de se confronter à des « lectures complexes »[8], exigeantes quant aux critères de montée en généralité : *« Du fondamentalisme islamique, aujourd'hui, nous savons tout. »*, affirmait déjà Fallaci dans *La Rage et l'Orgueil*. Tout autre subtilité serait non seulement inutile, mais erronée, injuste, motivée par l'hypocrisie, l'immobilisme, la volonté de conservation ou la passivité. A l'inverse, ne serait juste (au double sens des critères de justesse et de justice) que ce qui ne nécessite pas de médiations, ni la temporalité d'un processus. Il n'y aurait de juste que l'immédiat, dont la rhétorique matamore de l'auteure devient dès lors le seul corollaire pratique envisageable, favorisant ainsi l'émergence d'une vision anti-politique : cette forme particulière de populisme reposant sur la « déchéance » de la délibération collective, analysée par Alfio Mastropaolo[9].

Cette participation de l'œuvre récente d'Oriana Fallaci à la dégradation de la sphère publique italienne n'apparaît jamais aussi clairement que dans ses tentatives de faire taire ses critiques, comme ce fut le cas lors du procès pour diffamation qui l'a opposée à *Famiglia Cristiana* (le premier hebdomadaire catholique du pays), qu'elle assigna en justice pour une note de lecture peu amène. Dans la même perspective, son dernier livre dénonce longuement l'hostilité diffuse dont elle serait soi-disant victime, reprenant la rengaine berlusconienne d'une hégémonie sur l'espace public et médiatique d'une gauche radicale et bien-pensante aux velléités de totalitarisme culturel.

Une affirmation qui aurait de quoi laisser pantois, si le conflit d'intérêts de Silvio Berlusconi, à la fois président du Conseil et propriétaire de son empire éditorial et audiovisuel, ne continuait de peser sur l'indépendance et l'autonomie des médias italiens : ce qui vaut à l'Italie d'être le pays de l'Union Européenne le plus mal classé en termes de liberté de presse[10] et de susciter régulièrement des manifestations d'inquiétude de la part des institutions européennes et de l'OSCE. Dans de telles conditions, en effet, la réception des

[7] Ota de Leonardis, « Declino della sfera pubblica e privatismo », dans *Rassegna Italiana di Sociologia*, n° 2, 1997.
[8] Giuseppe Sciortino, « Islamofobia all'italiana », *Polis*, n° 1, 2002.
[9] Alfio Mastropaolo, *Antipolitica all'origine della crisi italiana*, Naples, L'Ancora del Mediterraneo, 2000.
[10] Reporters Sans Frontières, *Troisième classement mondial de la liberté de la presse*, octobre 2004.

ouvrages d'Oriana Fallaci, ainsi que le battage médiatique dont ils ont bénéficié, semblent bien devoir prendre toute leur place dans la controverse concernant la censure et la propagande partisanes, qui hante l'espace public italien depuis quelques années déjà.